



AYFER TUNÇ
*La Passagère
des neiges*

Σ

« Au-delà de la satire sociale, de l'ironie toute flaubertienne d'Ayfer Tunç à disséquer les pièges et lubies du sentiment amoureux, on lit sa tendresse pour ses personnages. »

Yann Perreau, *Libération*

https://www.liberation.fr/culture/livres/la-passagere-des-neiges-de-ayfer-tunc-les-creux-de-lamour-20250418_XPJCFHAJSZE2RCGSQHUC2T7QIY/?redirected=1

« Les nouvelles du dernier Opus d'Ayfer Tunç témoignent de la maestria de l'écrivaine pour les formes courtes. »

Éric Faye, *Bastille Magazine*

« L'auteure dissèque avec une acuité implacable la fragilité humaine et les tourments du cœur. Son écriture, d'une élégance dépouillée, s'attarde sur ces âmes errantes prises dans les pièges de leur propre désir, toujours en quête d'un bonheur qui leur échappe. » Clément Solym, *Actualité*

<https://actualite.com/article/122632/avant-critiques/les-amours-impossibles-d-ayfer-tunc-une-plongee-dans-la-melancolie>

« Merveilleuse raconteuse d'histoires qu'elle cisèle dans un style lyrique, précieux et raffiné Ayfer Tunç est l'une des autrices les plus respectées et les plus traduites du paysage littéraire turc. »

Anne-Marie Thomazeau, *La Marseillaise*

« Dans ce recueil, Ayfer Tunç décortique les pouvoirs funestes de l'amour quand les étoiles ne sont pas alignées. Séduisant. »

Jean-Paul Guery, *Le Courrier de l'Ouest*

WEB

franceinfo : Culture

« Avec l'écriture comme bistouri, l'écrivaine turque dissèque, décortique et expose le sentiment amoureux avec férocité et pudeur dans un style raffiné et dépouillé. »

Mohamed Berkani, *France Info*

https://www.franceinfo.fr/culture/livres/les-sept-romans-immanquables-a-lire-avant-l-ete_7294065.html?at_medium=2&at_campaign=Fil+rouge+/+Article+/+Les+sept+romans+immanquables+%C3%A0+lire+avant+l%E2%80%99%C3%A9t%C3%A9&at_platform=1&at_offre=7&at_adid=120

« Des nouvelles sensibles et cruelles sur l'amour. »

Julien Coquet, *Cult.news*

<https://cult.news/livres/la-passagere-des-neiges-dayfer-tunc-des-hommes-amoureux/>

La viduité

« Au-delà de ce qui passerait pour un climat de désillusion, *La passagère des neiges*, par sa précision, son empathie, raconte l'insensé de nos espoirs, les illusions plus ou moins tragiques dont on se berce. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/05/02/la-passagere-des-neiges-ayfer-tunc/>

« Une plume immersive. »

melaniebonnot_ sur Instagram

<https://www.instagram.com/p/DJJ8DFQxEGO/>



« À travers ces six nouvelles qui déclinent la relation amoureuse sous différents points de vue pour évoquer notamment son pouvoir destructeur ou son impossibilité de l'amour, Ayfer Tunç a fait écho en moi avec Guy de Maupassant, par le classicisme de son écriture d'une élégance dépouillée, ses talents de conteuse, la tension qu'elle infuse dans ses nouvelles, sa façon de traiter l'infidélité non comme un vice mais comme un reflet des failles intérieures de ses personnages et sa cruauté jubilatoire. »

Dominique Baillon-Lalande, *Encres vagabondes*

Les creux de l'amour L'autrice turque Ayfer Tunç épingle dans un recueil les pièges et lubies des relations sentimentales

Par YANN PERREAU

« **C**et amour qu'Aziz Bey avait vécu de la mauvaise manière s'était propagé dans toute son existence, telle une route sans retour ou une maladie incurable. Quand il voulut rattraper son erreur, il s'y prit de la mauvaise manière, comme on avance vers une feuille morte que le vent ne cesse de projeter plus loin. » La formule apparaît dans les premières pages de *L'Incident Aziz Bey* d'Ayfer Tunç. L'écrivaine, l'une des figures les plus respectées de la littérature contemporaine turque, est méconnue en France. On ne pouvait jusqu'ici lire que *Nuit d'absinthe*, publié en 2013 par les éditions Galaade. *La Passagère des neiges*, recueil de six nouvelles qui vient de paraître aux éditions Zulma, offre un aperçu de son talent autant qu'il sert d'introduction à son univers. Salimbanque des quartiers populaires d'Istanbul, Aziz Bey considère son existence comme un échec. Il est haï par son père qui l'héberge encore alors qu'il a 30 ans, ses rêves de gloire sont déjà derrière lui, et il doit se battre pour gagner sa vie dans un pays en crise. Il se console en jouant les Casanova, puis se convainc qu'il aime éperdument une femme parce qu'elle est insensible à son charme, sans réaliser que celle qu'il a épousée l'aime. Il ne lui reste plus que son orgueil, qui le perdra.

« A cause des histoires de femmes », écrit à la première personne, est aussi terrible de vérité. Le narrateur, un homme d'une timidité maladive, se fait charrier par ses amis parce qu'il n'a pas comme eux d'aventures extraconjugales. Pour se prouver sa virilité, il s'invente des maîtresses imaginaires. Il prend bientôt un plaisir étrange à martyriser sa pauvre épouse en lui faisant imaginer le pire, quitte à se barbouiller d'un rouge à lèvres qu'il a volé dans le sac à main d'une inconnue. Tunç décrit admirablement ces individus nés en bas de l'échelle sociale, qui survivent plus qu'ils ne vivent et tentent d'échapper comme ils le peuvent aux lois impitoyables d'une masculinité toxique. Son parti pris audacieux de ne presque pas évoquer les personnages féminins est pertinent : il révèle à quel point ces hommes, qu'ils soient des maris, des pères de famille ou des amants, ne s'intéressent au fond que fort peu aux femmes qui les entourent. Ils sont bien plus curieux de ce que pensent d'eux leurs rivaux, leurs géniteurs ou leurs ennemis.

Leur amour, même quand il est sincère et profond, est rarement synonyme de bonheur. La passion qui consume Semavi Bey pour l'unique

jeune fille que son père l'autorise à épouser est tragique (« Le Froid de l'Hiver »). Il étouffe tant la malheureuse, qui n'a pas une minute pour elle, qu'elle préfère s'immoler par le feu pour lui échapper. Tunç ne fait pas pour autant de ses personnages féminins des saintes ou des martyres. Celle qu'aime Aziz Bey à en perdre la tête est un monstre d'égoïsme. Elle est partie vivre avec son mari à Beyrouth, laissant notre héros se morfondre à Istanbul. Elle répond parfois à ses courriers enflammés, pour s'amuser. « Si Aziz Bey avait été un peu plus attentif, il aurait remarqué que ce que recelaient ces lettres rédigées sur un papier rose très fin, d'une écriture soignée qui penchait à gauche, arrondissant les queues des y et posant de tout petits ronds sur les i, n'était en réalité pas de l'amour mais une insatiable curiosité pour ce que ressent l'homme que l'on a quitté. »

Au-delà de la satire sociale, de l'ironie toute flaubertienne de l'autrice à disséquer les pièges et lubies du sentiment amoureux, on lit sa tendresse pour des personnages que l'on retrouve dans ses autres productions, scénarios, romans. En creux de ses récits apparaissent les douleurs et

névroses d'un pays qui part à vau l'eau, l'urbanisation galopante, la crise des identités, les tensions entre tradition et modernité. Si le réalisme social de Tunç fait parfois penser à Orhan Pamuk, son romantisme sombre la rapproche également d'un de ses mentors, Nazım Hikmet, l'immense poète révolutionnaire qui a marqué la littérature de son pays par son engagement politique. Elle reprend cet héritage en donnant une voix aux femmes silencieuses, aux oubliés d'une société chaque jour plus impitoyable envers les faibles. Son écriture, sobre mais poétique, capte l'absurde du quotidien. Sa narration se teinte parfois de ce sentiment étrange qu'on appelle *hüzün* en Turquie, ce mélange de spleen, de mélancolie, et d'un sentiment ineffable de la beauté paradoxale de toute chose. Sentiment collectif autant qu'individuel, cet état d'âme traverse toute l'histoire ottomane. Il s'enrichit chez Tunç d'une tonalité plus extrême, notamment quand elle explore la solitude, la démesure, l'hubris inarrêtable. Exilés dans leur propre pays, leur travail, et au sein de leur famille, ses personnages sont rattrapés par la dure réalité de leurs vies. Ils ne peuvent s'offrir le luxe de trop rêver. ◆

AYFER TUNÇ LA PASSAGÈRE DES NEIGES

Traduit du turc par Sylvain Cavallès, Zulma, 240 pp., 21,50 €.

Les sept romans immanquables à lire avant l'été

De "L'homme qui aimait les livres" au "Train de la nuit" en passant par "Les petites révolutions d'une Française à Téhéran", voici la sélection de la rédaction.



Mohamed Berkani
France Télévisions - Rédaction Culture



Librairie Le Merle moqueur à Paris, le 5 juin 2025. (Mohamed Berkani)

"La passagère des neiges" d'Ayfer Tunç : l'amour, le grand malentendu

Avec l'écriture comme bistouri, l'écrivaine turque dissèque, décortique et expose le sentiment amoureux avec férocité et pudeur dans un style raffiné et dépouillé. Elle dit les illusions et les aveuglements, les errances et les fantasmes. Derrière les expériences, la condition féminine. Dans ce recueil de six nouvelles, toutes empreintes d'une forme de lassitude venue de très loin, de désabusement, de relations impossibles, Ayfer Tunç fait le procès de l'amour, d'un certain amour. Dans *A cause des histoires de femmes*, un homme s'invente une nouvelle vie faite de conquêtes et d'amours fictives avec pour résultat deux victimes : son épouse, bien réelle, et lui-même. Il a transformé ses frustrations en armes destructrices dirigées vers son couple. En formidable conteuse, Ayfer Tunç nous fait rentrer dans l'intimité des personnages, dans les interstices d'âmes en peine, souvent en désarroi.



Edition : Du 26 novembre au 02 decembre

2025 P.10

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 699000



Journaliste : -

Nombre de mots : 72

Quelle semaine!



Amour levantin

Vouloir être aimé est-il le fardeau des hommes ? Telle est la question que se pose l'écrivaine **Ayfer Tunc** dans *La Passagère des neiges*. À la mairie du 16^e arrondissement de Paris, **Kenizé Mourad**, arrière-petite-fille du sultan Mourad V, lui a remis le prix littéraire du comité France-Turquie pour son recueil de six nouvelles « pleines d'authenticité et de profondeur » publiées aux éditions Zulma.

RECUEIL

Spleen d'hiver à la turque

par Éric Faye

Variations sur la solitude et la misère, les nouvelles du dernier opus d'Ayfer Tunç témoignent de la maestria de l'écrivaine pour les formes courtes.

O n imagine aisément, en toile de fond des nouvelles d'Ayfer Tunç, un paysage ample et vide comme en film avec lenteur la caméra de Nuri Bilge Ceylan. Notamment pour la nouvelle-titre du recueil *La Passagère des neiges* : un long plan-séquence sur un haut plateau blanc, quelque part en Anatolie ou dans l'est de la Turquie. Hormis *Rouge souffrance*, texte pirandellien qui clôt le livre, ces nouvelles d'Ayfer Tunç offrent des variations sur la solitude et la misère, tant matérielle que psychique, de personnages d'une Turquie atemporelle. L'écrivaine turque, qui publie depuis la fin des années 1980, excelle à peindre la détresse de ses personnages, les espoirs qu'ils s'inventent, leurs miroirs aux alouettes...

La nouvelle par laquelle s'ouvre le recueil, *L'Incident Aziz Bey*, a l'étoffe d'un court roman. Elle commence par la déchéance et la mort d'un homme, le musicien Aziz Bey, puis retrace, comme une instruction minutieuse, sa vie entière et les jalons qui l'ont conduit, petit à petit, à cette fin. Pour Aziz Bey, il n'y a pas eu d'amour heureux. Il a connu « un amour qui, du début à la fin, aura été vécu de la mauvaise manière. Mais qui peut se vanter d'avoir vécu l'amour de la bonne manière ? »

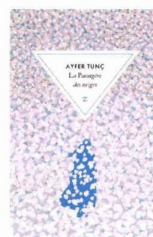
Les personnages d'Ayfer Tunç ont égaré le mode d'emploi de leur vie. Ils ne savent pas la vivre « de

la bonne manière ». D'où, peut-être, un sentiment de mal-être continu, « cet étrange chagrin qui l'enveloppait » et qui est peut-être cette variation turque de la mélancolie appelée *hüzün*, dont parle Orhan Pamuk dans son *Istanbul*.

Les personnages d'Ayfer Tunç ont égaré le mode d'emploi de leur vie.

À cause des histoires de femmes, une des nouvelles les plus réussies du recueil, aurait pu être titrée, à l'école de Beauvoir, *Le Sang des autres*. Le narrateur a le mal de vivre. Que veut-il se prouver et prouver à sa femme en s'inventant des sorties, des fréquentations, des maîtresses ? Ce personnage sans nom se cherche mais ne se trouve jamais ou ne trouve dans l'autre – sa femme – que le reflet de son propre échec. Et puis, il y a la nouvelle-titre, *La Passagère des neiges*, au fil de laquelle Ayfer Tunç explique peu mais dit tout, et où tout n'est que solitude, illusion, trompe-l'œil. Le personnage masculin est las de vivre, soudain torturé par un espoir qui le transforme en torche vivante avant de le laisser pour mort au bord de son existence. C'est très beau.

Ayfer Tunç peint les scènes et les sentiments dans un dégradé de gris. « Il tombait une pluie fine et sale, qui plongeait cette ville fatiguée de vivre dans une dépression encore plus profonde. Semiramis était encore partie pour une de ses tournées de merde ». Le ton est donné... L'écrivaine turque excelle dans la forme courte – nouvelle ou novela. Autrice d'une quinzaine de livres, dont des romans et plusieurs recueils de nouvelles, mais aussi des scénarios, elle a été couronnée par le prix Balkanika en 2003. Avec *La Passagère des neiges*, elle continue, sans forcer le trait, un travail de témoignage sur la condition des femmes dans une Turquie contemporaine qui ne leur laisse guère de marge d'évolution. Et elle a de quoi dire, que ce soit dans ce beau recueil d'une grande homogénéité ou dans le roman *Nuit d'absinthe*, paru voici une douzaine d'années aux éditions Galaade. ①

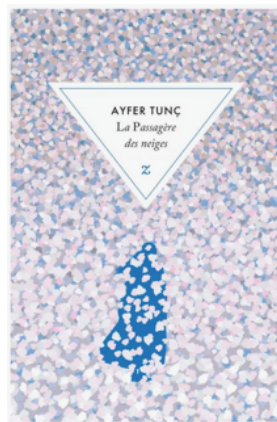


La Passagère des neiges
d'Ayfer Tunç,
traduit du turc par
Sylvain Cavaillès,
éd. Zulma,
240 p., 21,50 €

Les amours impossibles d'Ayfer Tunç : une plongée dans la mélancolie

Par Clément Solym

Dans *La Passagère des neiges* (trad. Sylvain Cavaillès), Ayfer Tunç orchestre cinq nouvelles où l'amour, sous toutes ses formes, se fait bourreau de ses protagonistes. Un aiguilleur de chemins de fer, solitaire au milieu d'un paysage enneigé, voit son monde basculer lorsqu'une mystérieuse passagère saute d'un train.



Un mari insatisfait s'invente des conquêtes pour affirmer sa virilité, détruisant dans son sillage une épouse bien réelle. Ailleurs, un amour absolu pousse une femme dans une impasse tragique.

L'auteure dissèque avec une acuité implacable la fragilité humaine et les tourments du cœur. Son écriture, d'une élégance dépouillée, s'attarde sur ces âmes errantes prises dans les pièges de leur propre désir, toujours en quête d'un bonheur qui leur échappe.

La mélancolie s'infiltré dans chaque interstice du texte, transformant ces histoires en portraits intimes où la détresse et la douceur se côtoient avec une justesse bouleversante.

Tunç, figure majeure de la littérature turque contemporaine, scrute avec une lucidité implacable les contradictions de son époque, ses personnages portant en eux les échos d'une société en perpétuel tiraillement.

Si sa Passagère déploie un éventail d'émotions contrastées, il impose avant tout un regard : celui d'une autrice qui sait, mieux que quiconque, explorer l'infinie complexité des âmes abîmées.



PREMIER PLAN



Les étudiants boycottent les cours pour protester contre l'arrestation, le 19 mars, d'Ekrem Imamoglu, maire d'Istanbul. MARIE THON / HANS LUCAS

L'écrivaine turque **Ayfer Tunç** fait partie des intellectuels qui appellent à soutenir la mobilisation en cours depuis le 19 mars. Elle revient sur la signification profonde de la colère qui secoue le pays.

« C'est le premier grand mouvement social depuis Gezi, en 2013 »

Istanbul (Turquie), envoyé spécial.

Après les artistes turcs, les écrivains se sont également mobilisés et ont rendu publique une déclaration, signée par plus de 200 d'entre eux, intitulée « Nous aussi, nous sommes dans la rue ! ». Ils affirment vouloir lutter contre l'injustice par la force de la parole et de la plume. « *La voix qui s'élève aujourd'hui dans la rue est une objection légitime de notre peuple et de notre jeunesse aux injustices persistantes et à l'anarchie systématique.* » Ayfer Tunç, écrivaine, dont deux romans ont été traduits en français (1), a lu cette déclaration devant le musée Orhan Kemal d'Istanbul.

Que disent de la société turque les manifestations en cours auxquelles participe la jeunesse ?

Il faut d'abord penser la Turquie dans son contexte historique. Ce que traverse le pays aujourd'hui n'est pas une situation inédite. Contrairement à d'autres pays du Moyen-Orient, la Turquie possède une véritable tradition démocratique. Vous savez, elle fut l'un des premiers pays à accorder aux femmes le

droit de vote et d'éligibilité, avant même plusieurs pays européens. Cela signifie que l'apprentissage de la démocratie a commencé

beaucoup plus tôt qu'ailleurs dans la région, où, il faut bien le dire, on ne peut toujours pas parler d'un véritable système démocratique. Rien de ce qui se passe en Turquie ne peut être compris indépendamment des dynamiques mondiales. Après la Seconde Guerre mondiale, les avancées démocratiques à travers le monde ont trouvé un écho ici également, notamment dans le processus qui a conduit à la Constitution de 1960. Le mouvement de 68 y a aussi eu des répercussions importantes, avec l'essor des mouvements de gauche, qui sont même allés jusqu'à frôler l'accession au pouvoir. Puis, avec la chute du mur de Berlin, on a assisté au passage d'une politique de classe à une politique identitaire, partout dans le monde. On observe cette même évolution aux États-Unis et en Europe. Ce que nous voyons aujourd'hui en Turquie, c'est en quelque sorte l'échec de cette politique identitaire.

Les conservateurs populistes, pour rester au pouvoir, ont besoin de diviser la société. L'AKP (Parti de la justice et du développement), arrivé au pouvoir en 2000, a fondé sa stratégie sur deux piliers : la politique

identitaire et la polarisation sur toutes les questions. Mais cette polarisation est artificielle et, dès que la population s'est rendu compte que ses intérêts étaient en danger, elle a commencé à se détourner de ce jeu de division. En ce moment, dans les rues, on voit des gens de toutes les classes sociales, de tous horizons, unis avec les jeunes. Ce ne sont donc pas seulement des manifestations de jeunesse, mais bien un soulèvement partagé. Il était prévisible que, après la pandémie, le monde entre dans une période de grand désordre, à la fois économique et social. Un siècle s'est écoulé, et il devient nécessaire de redessiner le Moyen-Orient. L'histoire syrienne entre dans une nouvelle phase. Des négociations sont engagées avec les Kurdes. Un nouvel ordre mondial est en gestation. Mais il ne s'accompagne pas d'un progrès économique équivalent. C'est un phénomène global. Selon moi, ce n'est pas seulement la Turquie, mais le monde entier qui est au bord de bouleversements majeurs.

Prenons l'exemple de l'Europe, où l'on observe également un recul de la pensée démocratique. Des dirigeants populistes et d'extrême droite accèdent très rapidement au pouvoir. Pourtant, là aussi, une partie de la population, notamment les jeunes ou ceux qui rejettent ces politiques, semble prête à descendre dans la rue. En parallèle, les dictateurs s'efforcent de consolider leur pouvoir par tous les moyens.

Les événements en Turquie ne sont pas des phénomènes isolés. Ils s'inscrivent dans un mouvement mondial de remaniement. Nous vivons une période de transition, sur les plans économique autant que démocratique. En Europe, on assiste à la montée d'un autoritarisme populiste, mais dans le même temps, les peuples sont en alerte. Des millions de citoyens sont prêts à défendre la démocratie.

Dans ce mouvement, vous avez été porte-parole de la déclaration des écrivains. Les intellectuels jouent-ils toujours le même rôle qu'auparavant ?

Hélas, non. Après le coup d'État de 1980, une hostilité systématique envers les intellectuels s'est installée en Turquie. Cela fait partie intégrante des politiques populistes. Le populisme a besoin de désigner des ennemis, et les intellectuels en font partie. Il ne s'agit pas toujours de les attaquer frontalement, mais de les discréditer, de les dévaloriser. Et c'est exactement ce qui s'est produit en Turquie. À mon avis, le dernier écrivain dont la parole avait du poids aux yeux de la société, qui était écouté et que l'on pouvait suivre, c'était Yachar Kemal. Depuis lui, il n'y a malheureusement plus de figure intellectuelle capable de mobiliser la société. Cela ne s'explique pas uniquement par les transformations politiques en Turquie, c'est aussi lié à une évolution mondiale.

Je crois que la perte de valeur des intellectuels est un phénomène global. S'il n'émerge plus de figures comme Sartre ou Camus, c'est bien que les intellectuels n'exercent plus aujourd'hui la même influence sur la société qu'autrefois.

Il semble qu'on assiste à la confrontation de deux mondes et de deux façons de voir avec deux figures invoquées, celle

d'un nationalisme laïc, Atatürk, d'un côté, et, celle d'un islamonationalisme du président actuel de l'autre côté. Est-ce réel ? Ces figures ne sont-elles pas dépassées ?

Ce n'est pas une affaire close, bien sûr que non. Mais on observe que l'opposition à Atatürk s'affaiblit rapidement. En réalité, au lieu de remettre en question le kémalisme, les politiques de l'AKP l'ont paradoxalement renforcé. La

nouvelle génération est devenue plus kémaliste, plus attachée à Atatürk, tout en étant moins encline à s'exprimer publiquement. Dans le cadre de la politique identitaire en Turquie, on trouve, d'un côté, les Turcs laïcs, occidentalisés, urbains, tournés vers l'Europe, et, de l'autre, une identité conservatrice mettant en avant les valeurs islamiques. Mais il ne s'agit pas d'un islam pur et strict, qui est très minoritaire. La majorité est



KALEP AGENCY

AYFER TUNÇ
Écrivaine

simplement conservatrice et attachée à certaines valeurs religieuses.

Je voudrais citer une phrase entendue lors d'un micro-trottoir en Turquie qui m'a beaucoup frappée et qui, selon moi, résume bien la situation actuelle. Une femme voilée, manifestement issue de ce milieu nationaliste et conservateur, a dit ceci : « *Nous avons deux leaders : notre leader national, c'est Atatürk ; notre leader spirituel, c'est Mohammed.* » Puis elle a ajouté : « *Je ne connais que deux Mustafa : Mustafa Kemal Atatürk et Mohammed Mustafa.* »

Je trouve cette déclaration très révélatrice. Elle montre que l'amour pour Atatürk, que l'on avait cherché à éteindre artificiellement dans ces milieux, renaît aujourd'hui. Même si ce n'est encore qu'une étincelle, elle est bien là. Dans cette frange de la population qui se définit comme nationaliste et conservatrice, on perçoit clairement une volonté de réhabiliter Atatürk, de ne pas le piétiner, de lui redonner une place à part.

Comment voyez-vous l'évolution possible de ce mouvement ?

Je vais vous répondre de manière tout à fait personnelle, sans mêler à cela de prédiction politique. Selon moi, ce mouvement trouve son origine dans Gezi (protestation en 2013 qui a démarré dans le parc du même nom à Istanbul et s'est propagée à toute la Turquie – NDLR). C'est le premier grand mouvement social depuis Gezi, et même, il me semble, plus vaste encore. Ce n'est pas un soulèvement limité aux étudiants ou aux jeunes : il réunit aussi des personnes âgées et des gens de tous les horizons.

Si l'économie turque allait bien, ce genre de mobilisation se serait éteinte très vite. Elle n'aurait même pas eu lieu. Si la situation économique du pays était meilleure, le CHP (le principal parti d'opposition) ne serait même pas perçu comme un rival crédible. Aujourd'hui, l'économie va si mal – et il n'y a aucun signe d'amélioration – que je suis convaincue que ces

L'AKP au pouvoir a fondé sa stratégie sur deux piliers : la politique identitaire et la polarisation.

mouvements vont continuer en s'intensifiant.

Je dis souvent à mes amis : nous sombrons très vite dans l'abatement, mais nous nous relevons tout aussi vite. Un pays qui a su créer une république à partir de rien peut se reconstruire encore. C'est tout à fait possible. Mais ce ne sera pas facile, car nous vivons à l'ère des dictateurs. Pas seulement en Turquie, le monde entier traverse cette époque. La vraie question, à mon avis, est celle-ci : qu'est-ce qui mettra fin à cette ère ? Est-ce que ce seront les graines que l'humanité a elle-même semées, l'intelligence artificielle ou la crise climatique, qui se retourneront contre nous ? J'entre là dans des considérations futuristes, mais je ne sais pas si c'est cela ou la realpolitik actuelle qui précipitera la fin. Je ne peux pas le dire. Mais une chose est sûre : ce qui se passe en Turquie ne va pas s'arrêter. Car le grand problème de la jeunesse, c'est l'absence d'avenir. Il n'y a plus de lendemain.

Avant le coup d'État militaire de 1980, même si le sang coulait dans les rues, les gens croyaient à demain. Personne ne pensait qu'il allait avoir faim ou sombrer dans la misère. Aujourd'hui, les retraités ont faim. Certains se suicident, incapables de joindre les deux bouts. Les étudiants ne savent même plus à quoi leur diplôme pourra servir. Une proportion énorme de jeunes, au chômage, restent chez eux sans rien faire et les estimations parlent de plus de 30 % des jeunes concernés.

Les formes d'expression politique, elles, peuvent changer à tout moment. Il se peut que le mouvement soit réprimé à court terme, mais, sur le long terme, je suis convaincue que la Turquie mais aussi le monde entier vont changer. Car s'il ne change pas, il disparaîtra. C'est aussi simple que ça. Si les machines font tout, qui paiera les humains ? ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR PIERRE BARBANCEY
TRADUCTION : ESIN İLERİ

(1) *Nuit d'absinthe*, Galaade, 2013,
la Passagère des neiges, Zulma, 2025.



LIVRES

Celle qui aime la fragilité des hommes

Dans *La passagère des neiges*, un recueil de nouvelles, Ayfer Tunç brosse le portrait d'hommes perdus dans les affres de la passion et de la solitude

Ayfer Tunç aime les hommes et leurs vulnérabilités... Elle brosse, parfois avec humour mais surtout avec une indulgence et bienveillance poétique, les portraits de ces adultes qui n'ont pas grandi, pathétiques dans leurs fêlures intimes et défaillances non résolues. Ces hommes fragiles, maladroits face au monde et à eux-mêmes, elle les regarde sans les juger. Ceux à qui elle consacre une histoire, dans les six nouvelles de ce très beau recueil, se

heurtenant aux affres de l'amour, de la perte et du temps, ballotés par leurs émotions, semblant n'avoir aucune prise sur leur vie et leur destin.

Six destins

Il y a Aziz Bey, ce musicien orgueilleux et passionné qui a quitté Istanbul sur un coup de tête pour rejoindre au Liban la jeune Maryam dont la famille a émigré à Beyrouth. Mais celle-ci le rejette sans ménagement. Aziz Bey se retrouve brisé, sans un sou, dans une chambre d'hôtel miteuse, humilié... De retour à

Istanbul, « *le cœur fatigué de verser des larmes* », il devient un joueur de tambûr adulé, admiré pour sa virtuosité et « *sa démarche pleine de superbe* ».

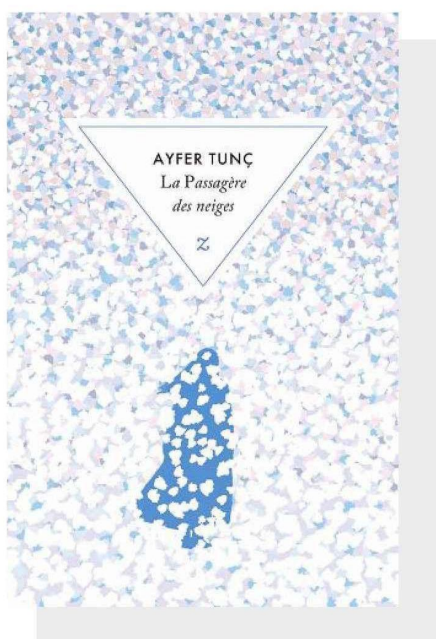
La vieillesse arrivant, Aziz Bey devient « *une survivance poussiéreuse de l'époque où l'on avait de la considération pour les musiciens de taverne* » et meurt dans la misère.

Il y a Semavi Bey qui se laisse déprimer dans une bâtisse en décomposition, figé dans un deuil sans fin, depuis le décès dans un incendie de son épouse « *à la beauté limpide* ». Sans elle, il est redevenu ce petit enfant sans mère « *qui pleurerait dans les bras de sa nourrice dont la poitrine chaude sentait le girofle, la cannelle et l'orient* ».

Il y a Esber, cet aiguilleur de chemins de fer qui vit en ermite, entouré seulement de loups ; jusqu'à ce qu'une passagère « *au visage le plus beau et le plus pur qu'il n'ait jamais vu* », poursuivie par des hommes menaçants saute d'un train, bouleversant son existence et le rendant fou.

Merveilleuse conteuse d'histoires qu'elle ciselle dans un style lyrique, précieux et raffiné Ayfer Tunç est l'une des autrices les plus respectées et les plus traduites du paysage littéraire turc.

ANNE-MARIE THOMAZEAU



La Passagère des neiges d'Ayfer Tunç
Éditions Zulma - 21,50 €

LA SÉLECTION DES LIVRES DE JEAN-PAUL GUÉRY

A l'anguille agile

Inlassable raconteur d'histoires, le romancier Hervé Jaouen s'inscrit dans la belle lignée des passeurs de la mémoire bretonne et ce recueil de cinq longues nouvelles est une nouvelle ode à cette région rurale ancienne qu'il affectionne. S'il manie l'humour et l'ironie avec délectation, il sait mieux que personne évoquer avec justesse les petites gens de cette campagne bretonne des années soixante écartelée entre tradition et modernité. Qu'il aborde le destin d'une famille abandonnée par une mère indigne, le parcours de deux enfants de la misère ou d'un fils de paysan tenté par le métier de banquier, Hervé Jaouen ne manque pas une occasion de décrire le difficile quotidien de ces gens de la terre !

« A l'anguille agile » d'Hervé Jaouen. Presses de la Cité (Terres de France). 280 pages – 21 €



La Passagère des neiges

Peu connue en France, la romancière, nouvelliste, essayiste et scénariste turque Ayfer Tunç scrute avec acuité l'évolution de la société contemporaine de son pays. Dans ce recueil, elle décortique les pouvoirs funestes de l'amour quand les étoiles ne sont pas alignées. Ainsi en est-il de ce vieux musicien de taverne d'Istanbul victime d'un ultime affront et qui refait l'histoire de sa vie, de sa passion pour la musique, de ses amours contrariés, de ses peines de cœur. Ou encore de ce modeste boutiquier, don juan de pacotille, qui, par vanité, pousse sa femme au drame, ou de ce modeste garde barrière isolé dans une maison cernée par les loups qui recueille une jeune femme tombée du train. Séduisant !

« La passagère des neiges » de Ayfer Tunç. Zulma. 240 pages – 21.50 €



cult. news

Livres

« La Passagère des neiges » d'Ayfer Tunç : Des hommes amoureux

par Julien Coquet
08.10.2025

Le deuxième livre traduit en français de l'autrice turque Ayfer Tunç propose des nouvelles sensibles et cruelles sur l'amour.

Qu'il est difficile d'aimer et d'être aimé... C'est ce que semblent nous dire les six nouvelles de *La Passagère des neiges*, que Zulma publie, traduites par Sylain Cavaillès. Bien qu'écrites par une femme, ces nouvelles adoptent toutes le point de vue d'un homme. On se retrouve bien souvent dans la tête de pensées machistes, d'hommes fiers de provoquer douleurs et jalousie chez leurs compagnes.

Il y a par exemple cette deuxième nouvelle, « A cause des histoires de femmes », qui voit un pauvre tailleur s'extasier des conquêtes féminines de ses collègues. Afin de mettre du piment dans sa vie et de questionner l'attachement de sa femme, le narrateur rentre de plus en plus tard dans la nuit, faisant douter sa femme de la solidité de leur couple. Sommet de cruauté et de perversion, la nouvelle ne peut que s'achever par une tragédie.

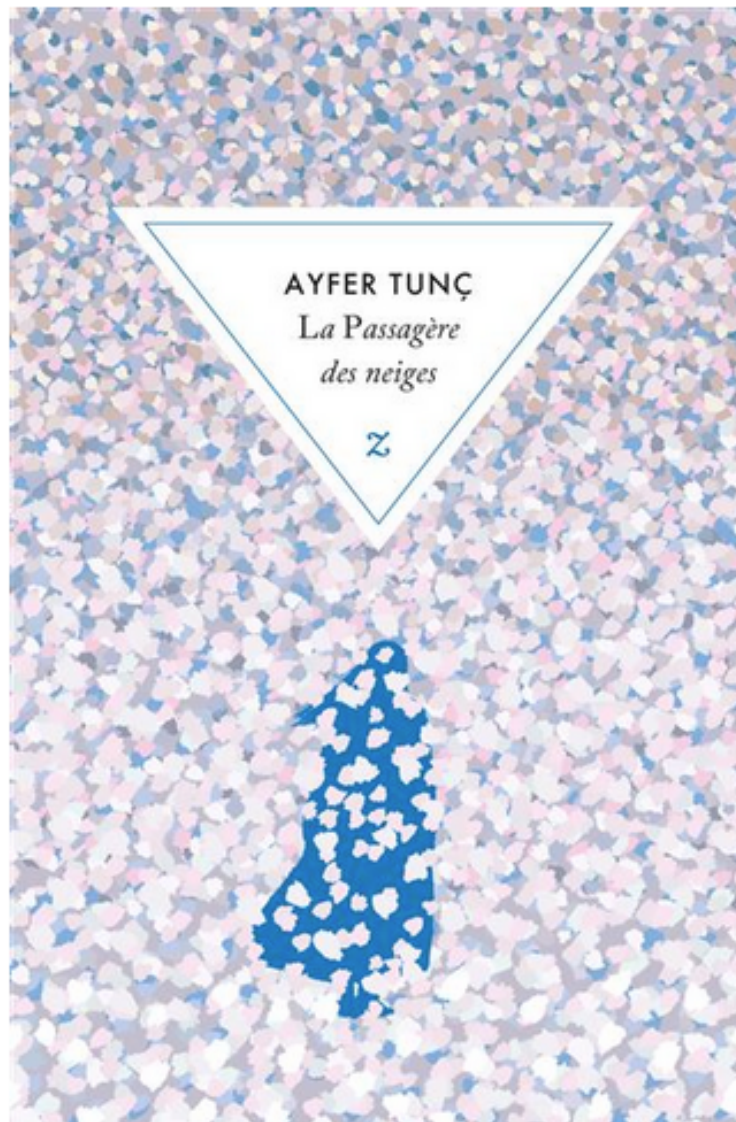
« *De la vie il attendait un amour qui lui claque au visage comme une giflette, qui l'étourdisse.* »

Mais il y a également Aziz Bey, un musicien stambouliote fou amoureux de Maryam, qu'il décide de rejoindre à Beyrouth avant de se faire éconduire (« L'Incident Aziz Bey »). Dans « Le Froid de l'hiver », Semavi Bey se révèle possessif et toxique envers sa compagne qu'il couvre de cadeaux et de petites attentions, l'empêchant d'être seule ne serait-ce qu'une heure. On aime beaucoup également « La Passagère des neiges » qui met en scène une femme, Fidan, fuyant ses poursuivants et trouvant refuge chez l'aiguilleur de chemins de fer Esber. Cet homme seul, isolé au milieu des montagnes, va devenir fou amoureux de Fidan, incapable de l'aimer sans dévotion et adoration.

Toutes ces nouvelles (sauf la dernière, plus expérimentale) se révèlent parfaitement construites et travaillées. La plume d'Ayfer Tunç n'est pas avare en belles images et en phrases longues et sinueuses. En lisant *La Passagère des neiges*, on sent tout le poids des hommes sur la condition féminine, et les désillusions de l'amour.

LECTURES

La passagère des neiges Ayfer Tunç



De contondantes histoires d'amour, des solitudes sans issues, des vies d'une cruelle et banale violence, la Turquie en ses cabarets, ses rengaines, ses pertes et exils intérieurs. En ces six

nouvelles, Ayfer Tunç offre de cruels, de fragiles et cassants, fragments amoureux où elle dessine des rêves brisés, l'usure de mornes espoirs : la vie quand, pas tout à fait, elle ne se résigne. Au-delà de ce qui passerait pour un climat de désillusion, *La passagère des neiges*, par sa précision, son empathie, raconte l'insensé de nos espoirs, les illusions plus ou moins tragiques dont on se berce.

On découvre, grâce à ce beau recueil de nouvelle, la voix d'Ayfer Tunç : on en entend la mélancolie, osons cette lucide et désespérée empathie pour des personnages peu amènes. Sans doute serait-il un peu réducteur d'y voir un portrait en creux de la condition masculine, du cantonnement dans ses mensonges. Incertaine, laissons entendre une langueur, la basse sourde des chansons auxquelles jamais nos amours ne ressemblent. Une sorte d'évidence, un univers familier dans son étrangeté déployé dans chaque récit, une douceur pour affronter le terrible des faits. Le basculement de l'ordinaire. Le recueil s'ouvre sur « L'incident Aziz Bey », presque sur une précaution oratoire : comme si l'autrice un peu se moquait des sombres chansons d'amour que, à l'instar du protagoniste, elle s'acharne à chanter. Sans jugement, comprendre ce qui nous amène là, nous englué dans un dérisoire, douloureux, point de non-retour. Les hasards de l'amour. Aziz Bey s'y ouvre, dans la perte, par contingence, il ne devient joueur de *tambûr* pas autrement. Il se trompe un peu de récit. « Comme on glisse lentement du sommeil à l'ombre, aussi insensiblement que le soir tombe, la lumière et la joie se sont effacées du visage d'Aziz Bey, et lui-même a sombré dans la peine. » Sur la foi de lettres, il rejoint Maryam à Beyrouth, joue dans les cabarets, ressent l'exil et la trahison. Ayfer Tunç nous fait sentir la souffrance de ceux qui en infligent. Le quotidien a ses fatals enfermements. Aziz Bey s'y noie, il faut en savoir la complaisance, le poids des silences d'un mariage malheureux, sacrificiel. Dans cette longue nouvelle, dans l'étirement de son acclimatation par résignation, on finit presque par sympathiser avec ce héros, à se laisser prendre dans cette atmosphère de cabarets, dans ce changement d'époque quand plus personne ne veut entendre les vieilles rengaines de ce musicien perdu. C'est ce motif, le vieillissement de nos amours, l'éternelle similitude de ses plaintes, que déploiera *La passagère des neiges*.

La seconde nouvelle, « À cause des histoires de femmes » reprend la manière dont on se laisse déterminer par les récits. L'amour est-ce vraiment autre chose ? Il faut entendre le sombre de *La passagère des vents*, des hommes au moment où, par solitude et frustration, qui ne croient plus rien pouvoir changer. Une forme de pauvreté, juste au-dessus de la précarité. Un boutiquier, dans sa mercerie, s'ennuie un rien, un nouveau voisin, en verve, l'entraîne dans le mensonge. Lui aussi se surprend à s'inventer des aventures, à rester seul le soir, à dilapider ses gains, croire vouloir rendre jaloux sa femme, la faire souffrir, s'évertuer de s'inventer, pitoyable, une autre vie. On ne dira rien de l'amertume de cette chute de cette belle nouvelle. La suivante, éponyme, joue aussi de ce procédé attendu dans un récit court. Ayfer Tunç peut-être s'en sert pour souligner l'enfermement, l'espoir de s'en sortir. Un aiguilleur, perdu dans la neige, accueille une fugitive, bien sûr il ne voudra pas la laisser partir. L'autrice sait écouter ses monomanies, la réalité qu'il tente de forger. La nouvelle est d'une cruelle beauté. On retrouve un monde un peu interlope, celui de l'exigence racontée de l'amour, imposée à force d'être répétée, de l'amour, dans « Le cœur de Mikail s'est arrêté » : un homme y est poursuivi par l'ancien amant de sa maîtresse, oscillation entre la haine et la ressemblance. La solidarité, qui sait, de nos cœurs en souffrance. La dernière nouvelle, jouant sur un thème plus moderne, une mise en abyme de personnages qui attendent d'être écrits, insiste sur la souffrance féminine de cette conception tendre et désespérée de l'amour.



Encres Vagabondes



Ayfer TUNÇ

La passagère des neiges

Dans ce recueil de six nouvelles dont la nouvelle titre n'a été placée qu'en quatrième position, la première nouvelle « *L'incident Aziz Bey* », la plus longue du recueil, nous rapporte la vie d'un musicien épris du "*tambûr*", instrument traditionnel proche du luth, dont jouait autrefois son grand-père pour braver non sans provocation l'interdit de ce père autoritaire qui ne veut plus jamais voir et entendre parler de cet instrument qu'il rend responsable de sa jeunesse précaire. Aziz Bey qui ne supporte pas les heures interminables passées dans un bureau minable et ne se remet pas du départ de celle qui fut son premier amour obligée de suivre sa famille au Liban se précipite chaque soir dans les bars et les cabarets d'Istanbul pour noyer ses désillusions. Là, il se sent chez lui. Quand excédé son père, malgré les pleurs de sa femme, mettra à la porte du domicile familial ce fils trentenaire irresponsable, fainéant et fêtard, celui-ci plein de colère et de haine pour ce patriarche violent et brisé par cette séparation brutale imposée par lui d'avec sa mère décidera de faire le grand saut en s'embarquant pour Beyrouth rejoindre l'amour de sa vie qui dans des lettres d'amour enflammées le presse de la rejoindre. S'en suivra un exil de plusieurs mois qui, bien différent de ce qu'il en attendait, le plongera dans la douleur d'être rejeté sans explication par celle qu'il aimait mais aussi de transformer son mal du pays et son chagrin d'amour en un tour de chant accompagné des accents de son *tambûr* dans le bar d'un Turc-Arménien lui-même exilé qui s'est lié d'amitié avec lui, l'admire et le soutient. Le public est au rendez-vous. Mais le manque est trop grand et le désir de retrouver sa ville d'Istanbul et sa mère trop fort pour qu'il s'incrute dans ce pays qui ne lui est rien. Sur place le fils prodigue trouvera porte close et inapte à tout autre travail et poussé par la nécessité il reprendra son *tambûr* passant successivement des bars aux cabarets et de la misère au succès avant que la vieillesse et la mode ne le renvoient finalement de la célébrité à la galère et l'anonymat. Le personnage d'Aziz Bey nous est aussi restitué à travers le regard de ses proches comme Zeki et quelques autres admirateurs inconditionnels devenus amis proches et de sa fidèle épouse, discrète, soumise et aimante qu'il semble à peine voir tant il s'est une fois pour toutes enfermé dans le

souvenir douloureux de celle qui l'a trahi, qui tous aplanissent son chemin sans même que cet époux et musicien égocentrique, orgueilleux et obstiné s'en aperçoive. L'explosion de la porte vitrée du bar de Zeki quand celui-ci met son ami dehors violemment, scène qui vient clore ce récit d'une vie que le musicien considère comme un échec, fait écho de façon parfaitement symétrique à la virulente dispute entre lui et son père lors de laquelle la vitre de la porte d'entrée de la maison familiale s'est brisée, scène présentée comme le déclenchement de tout ce qui adviendra ensuite. « C'est ce soir-là que commença la partie la plus cruciale de l'histoire, qui trouva son point d'orgue dans l'incident de la taverne de Zeki. »

La deuxième nouvelle s'attache à un boutiquier rongé par l'ennui et la frustration, insatisfait de la vie médiocre qui est la sienne. S'étant persuadé que ses voisins et amis se moquaient par derrière de sa vie sage, routinière et sans surprise et frustré de n'avoir rien à leur raconter mais surtout humilié et blessé dans sa virilité, il décide de s'inventer un personnage de séducteur à destination non de ceux qui le méprisent et qu'il a cessé de voir mais de la seule personne qui l'estime, l'aime et sur laquelle il a prise, sa femme. Usant de mises en scène sophistiquées, de rendez-vous mystérieux, d'absences et de retards inexpliqués, de clichés de femmes, de fausses conversations téléphoniques abrégées avec précipitation, de clientes fictives aux propos ambigus, de fausses gênes à des questions banales, d'usage de parfum ou de trace de rouge à lèvres et autres subterfuges, il s'amuse à provoquer sa jalousie. Et plus elle souffre plus il se délecte de ce qui s'avère pour lui une preuve d'amour. L'araignée tisse sa toile de mensonges autour de sa proie et la regarde se débattre avec ses doutes et sa peine non avec haine, cruauté ou sadisme mais ébloui soudain par son attachement à elle et son pouvoir à lui. Quand et comment ce jeu pervers s'arrêtera-t-il ?

Dans « *Le froid de l'hiver* », l'autrice prend résolument le contre-pied des deux nouvelles précédentes avec un jeune homme qui, pour se démarquer d'un père colérique, cruel et despotique qui a fait fuir sa mère et l'a lui terrorisé, a décidé de porter à sa femme un amour absolu de chaque instant. Quand il l'a trouvée, il a tenu parole. Dès qu'il rentrait du travail il cajolait son épouse, la complimentait, allait se promener avec elle, la couvrait de cadeaux. Elle était aux anges. À la mort de son père il a même décidé d'arrêter de travailler pour vivre de ses rentes afin de passer tout son temps auprès d'elle. Tout d'abord ravie, la jeune femme finit par déchanter. Elle étouffait. Quand elle tentait de faire comprendre à son époux qu'elle avait besoin d'intimité et d'un peu de solitude, il n'y comprenait rien mais inquiet de son insatisfaction redoublait de gentillesse. Quand la femme au bord de la crise de nerf se mettait en colère, suppliait, menaçait, son mari n'y voyait qu'un caprice passager de sa femme adorée. Mais une prison même dorée reste une prison et entre ce geôlier qui a plus du propriétaire que du prince amoureux et sa prisonnière plus rebelle que princesse, le lecteur pressent qu'une lutte à mort est engagée.

La nouvelle titre nous raconte la vie d'Esber, un modeste aiguilleur de chemins de fer qui vit captif et isolé du monde des mois entiers dans la neige avec pour seuls

compagnons les loups qui attirés par ses trois poules qu'il élève dans sa cabane viennent chaque nuit gratter à sa porte. La découverte sur la blancheur immaculée de la neige du corps d'une passagère inanimée vêtue d'un manteau bleu vraisemblablement tombée du train qu'il va délicatement porter jusqu'à chez lui et soigner avec beaucoup d'égards va bousculer la routine de vie de ce taiseux solitaire qui, fasciné par la beauté et la grâce de la jeune femme, ne vit plus désormais que pour l'admirer en douce et la gâter de fruits, de sucreries, de cigarettes, de parfum et de tout ce dont elle peut avoir besoin pour apercevoir un sourire sur son visage. Le temps de se remettre de sa chute et la nécessité qui est la sienne de rester cachée là un certain temps pour échapper à ses poursuivants mandatés pour la tuer, leur offrent l'occasion d'une cohabitation temporaire agréable et tranquille propice à délier les langues et à créer une certaine complicité. Mais Fidan finit par voir dans les yeux d'Esber le désir et l'amour qui se sont peu à peu insinués chez son hôte bienveillant. La terreur qui commence à l'étreindre quand elle l'interroge sur le village proche ou évoque à demi-mots son départ le pousse depuis peu à exercer sur elle une surveillance discrète mais constante. Malgré toute la reconnaissance qu'elle a pour son sauveur il est temps pour elle de fermer cette parenthèse agréable et de s'enfuir avant que le piège de son amour à lui ne se referme sur elle...

« *Le cœur de Mikail s'est arrêté* » se distingue des autres nouvelles du recueil par le fait qu'elle met en scène non un couple mais un trio amoureux composé de deux hommes et une femme. Sémiramis est une femme légère et indépendante, reconnue et respectée dans le monde de la nuit, qui travaille dans un music-hall. Si elle n'est plus toute jeune au présent du roman elle n'en a pas moins conservé sa beauté et son attrait. Mikail, un modeste vendeur de vaisselle d'un certain âge, marié et sans histoires, qui a bénéficié un temps de ses grâces en est tombé éperdument amoureux. Une fois que ruiné par Sémiramis, il dut vendre sa boutique, elle l'a quitté pour un autre, plus jeune, un vagabond au passé triste, tendre, dépressif et paumé que par amour elle entretient et héberge chez elle. Lui s'est attaché à cette femme qui lui offre la sécurité, le confort et une tendresse qu'il n'a jamais connue et reste avec elle à la fois par paresse et par affection. C'est entre ces deux hommes à la dérive, Mikail et le narrateur, que cette histoire va se construire à travers une suite de filatures nocturnes durant lesquelles, entre rivalité, vexations et menaces, une étrange relation va se tisser.

La sixième nouvelle vient clore le livre de façon originale avec trois personnages en quête d'auteur, "un notaire", "un jeune homme" et "moi-même", qui présentent quelques points communs avec des personnages habitant les nouvelles précédentes. En suspens dans la tête de l'autrice et bloqués dans les limbes de son écriture, ils attendent ensemble et séparément mais non sans impatience que sa plume leur donne vie et leur trace un destin.

L'amour, l'idéalisation de l'amour, le manque d'amour, la quête d'amour, le désamour, le piège de l'amour, la destruction par l'amour tout cela est

au programme de ce recueil. Vouloir être aimé est-il le fardeau des hommes ? À travers les désarrois amoureux de ces personnages se redessine le portrait bouleversant d'hommes qui s'accrochent à une virilité en ruine et se révèle la détresse profonde des hommes qui, dans une société patriarcale en crise, n'ont plus d'identité en dehors du regard des autres. En contrepoint, Ayfer Tunç ose un panel de femmes de toutes classes et tous âges incarnant tradition ou modernité pour illustrer la difficile évolution de la condition féminine. Et au final tous et toutes s'avèrent fragiles, plus ballottés par l'existence et plus dominés par la société que dominateurs. Un sentiment de solitude et un certain vide existentiel chez bon nombre des personnages constituent également un thème commun de ces anti-héros masculins. Hommes égocentriques, orgueilleux et possessifs ou humiliés et invisibilisés, chacun illustre à sa façon une forme d'échec social et affectif qui les conduit à se figer dans une posture de victime et à se construire un rôle de fiction où l'enfance, la violence du père envers la mère ou l'absence de celle-ci, la trahison des femmes, leur vénalité ou leur mutisme et leur médiocrité justifieraient leurs frustrations et leur violence symbolique, affirmée ou insidieuse. En parallèle leurs femmes se dessinent avec toute la palette de l'écrivaine entre l'effacement et la soumission ancestrale et des sursauts d'indépendance ou de rébellion. Tout pour offrir à l'autrice l'occasion d'y glisser presque logiquement la mort, reçue, donnée ou choisie, d'un des protagonistes en clôture de chaque récit. Enfin, la neige et le froid, évoqués sur la belle couverture, sont aussi un lien qui unit ces différentes nouvelles

Entre analyse psychologique et sociologique, c'est un tableau au vitriol mais non sans ironie ou tendresse de la société patriarcale turque du vingtième siècle, rurale ou urbaine avec ses traditions et ses contradictions, inégalement confrontée à la modernité mais dans tous les cas de figures inévitablement déstabilisée par une mutation sociétale qu'à travers l'histoire de chacun, Ayfer Tunç nous offre.

À travers ces six nouvelles qui déclinent la relation amoureuse sous différents points de vue pour évoquer notamment son pouvoir destructeur ou son impossibilité de l'amour, Ayfer Tunç a fait écho en moi avec Guy de Maupassant, par le classicisme de son écriture d'une élégance dépouillée (ce qui n'empêche nullement un goût pour le comique grotesque notamment dans « *Le cœur de Mikail s'est arrêté* » et « *À cause des histoires de femmes* »), ses talents de conteuse, la tension qu'elle infuse dans ses nouvelles, sa façon de traiter l'infidélité non comme un vice mais comme un reflet des failles intérieures de ses personnages et sa cruauté jubilatoire.

Si la construction de ce recueil est parfaite tant toutes ces nouvelles se répondent et s'articulent entre elles, trois cependant me paraissent en être la colonne vertébrale. La première « *L'incident Aziz Bey* » qui avec ses cent vingt pages pourrait être publiée comme un court roman autonome est la seule à dérouler l'entièreté de la vie de son protagoniste musicien à travers son parcours affectif et professionnel avec un aller-retour d'Istanbul à Beyrouth qui installe parfaitement le lecteur dans l'ambiance du recueil et le prépare aux courtes nouvelles suivantes à la focale plus

réduite. Ensuite, « *La passagère des neiges* » que l'éditeur a judicieusement retenue pour le titre du recueil et utilisée pour illustrer la couverture mystérieuse à souhait. Entre nouvelle et conte c'est la plus universelle et intemporelle de ces histoires. Dans cette nouvelle poétique et très visuelle le manteau bleu de la passagère qui se détache sur la neige annonce tout de suite le côté irréel de ce récit qui se déroule dans une cabane perdue au bout du monde dans un paysage glacé dont les loups sont rois avec une jeune princesse arrivée là comme par magie sauvée par un aiguilleur rustre fasciné par sa beauté. Quelle que soit la cohérence des problématiques qui y sont traitées (amour, rêve de possession, violence larvée) ce texte constitue comme une pause dans le recueil. La nouvelle « *Rouge souffrance* » enfin, prenant une certaine distance avec le décor et les thèmes du recueil pour se centrer sur l'écriture elle-même vient temporiser non sans élégance et avec un sourire l'évocation de la misère sociale et surtout affective de l'ensemble de l'ouvrage.

C'est avec autant de bienveillance que de lucidité que, pour notre plus grand plaisir, dans « *La passagère des neiges* » Ayfer Tunç observe et dépeint la société fracturée de son époque et de son pays pour l'incarner avec justesse, au plus près de l'humain, à travers des existences et des séquences de vie et dans des personnages complexes pétris de rêves, d'exigences et de contradictions qui parfois, au détour d'une situation ou d'une introspection, pourraient bien quelle que soit la distance géographique trouver écho au présent dans notre propre société où la place des femmes, la problématique de la domination, de la solitude, du vide existentiel et du sentiment amoureux restent des sujets toujours en questionnement.

Dominique Baillon-Lalande
(04/10/25)